

sur la vie, ou à la vie sur la mort, sans anéantir la création, car la création est l'œuvre de la mort comme de la vie.

Et cela est si vrai que, pour faire cesser la vie sur la terre, il suffirait d'établir une seule exception à la mort ; je ne dis pas dans la race humaine, mais dans l'être le plus éphémère, une plante, une fourmi, une mouche, un coquillage, un poisson. Les semences d'un seul pavot envahiraient le globe en six ans ; il n'en faudrait que trois à une morue pour combler les mers. Heureusement la mort veille toujours ! Prévoyante et conservatrice, elle anéantit ces effroyables multiplications sans jamais anéantir l'espèce : elle sauve le monde des excès de la vie.

Sous ce rapport, nous osons le dire, la mort n'est que l'instrument de la vie. Tout son pouvoir se réduit à changer les formes de la matière, qu'elle ne peut anéantir, et que la vie lui reprend aussitôt. Ainsi la mort n'a de puissance que sur la forme. L'essence de tout lui échappe. Un pareil fait offre à notre âme quelque chose de plus que l'espérance !

C'est donc faute de connaître la mort que nous l'environnons d'épouvante. Elle est un crime dans les mains de l'homme qui frappe l'homme, parce que l'homme ravit ce qu'il ne peut rendre ; dans les mains de Dieu, elle ouvre le passage au genre humain, elle appelle les générations sur le globe : que la mort s'arrête, et ce flot immense cesse de couler. Lorsque son but visible est de multiplier les existences, son but invisible sera-t-il d'anéantir ?

CHAPITRE XXXI.

DE LA VIE ET DE LA MORT. LOI DE LA NATURE.

Qui apprendroit les hommes à mourir, leur apprendroit à vivre..... Votre mort est une des pièces de l'ordre de l'univers : c'est une pièce de la vie du monde.

(MONTAIGNE.)

La mort n'est ni une loi de haine, ni une loi de vengeance : elle est la condition de ce qui est. Dieu l'a opposée à la vie pour maintenir la vie. Supprimer la mort sur le globe, ce serait y établir le néant.

Il faut que les fleurs du printemps se fanent pour que l'automne porte ses fruits, il faut que les générations passent pour que l'amour donne les siens. La vie et la mort agissent comme une seule puissance : l'une est chargée de balayer la place, l'autre de la remplir ; leur but visible est non de créer, non de détruire, mais de continuer le grand spectacle de la nature.

Aussi, rien de plus remarquable que l'harmonie de ces deux puissances, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'égalité de leur travail. Elles marchent d'un même pas sans jamais se surpasser ni s'atteindre : la vie sème, la mort moissonne, et les reproductions et les déprédations se balancent. Le sort du globe tient à cela. Vous ne sauriez donner l'avantage à la mort

Et cependant les moralistes ne cessent de nous inviter aux terreurs de la mort : les uns la regardent comme un fléau, les autres comme une punition. Mais si la mort est une loi de vengeance, la vie est donc une loi de colère ? Alors pourquoi tant de joies et d'espérances dans notre cœur, tant de sublimes inspirations dans notre âme ? Pourquoi ce soleil, ces moissons, cette verdure, l'air, le ciel, les parfums, les couleurs, ravissantes harmonies qui témoignent encore plus la bonté que la puissance ? Pourquoi la vie enfin, cette création de deux *moi*, dont l'un, tout matériel, s'empare de la nature, dont l'autre se détache de la nature pour s'emparer du ciel ? Car ici-bas notre vie est double, et nous promet deux mondes. Il est vrai que nous arrivons dans celui-ci sans défense et sans intelligence, mais aussi nous y arrivons sous la garde de la tendresse maternelle. Vient ensuite les jeux du premier âge, puis les illusions de la jeunesse et l'amour, qui suffirait à notre bonheur, puisqu'il nous élève jusqu'à Dieu ! Rien ne nous manque dans le voyage ; et la Providence, qui en prévoit tous les besoins, n'en a point oublié le terme ; elle nous donne pour le départ le sentiment de l'infini, qu'elle nous avait refusé à notre entrée dans la vie.

Il faut oser le dire, quelque singulier que cela puisse paraître, c'est parce que nous fermons les yeux aux bienfaits de la vie que nous redoutons la mort. Si nous savions mieux ce que Dieu a fait pour nous, nous saurions mieux aussi ce qu'il nous ré-

serve. Notre double vie est un don céleste d'amour et de bonté, un don magnifique, gratuit. Nous n'étions pas, et voilà qu'une puissance qui ÉTAIT de toute éternité nous appelle, non pas seulement à vivre et à sentir comme tout ce qui vit et tout ce qui sent, mais à l'aimer. Cette puissance qui ÉTAIT, cette Divinité qui CRÉAIT, nous donna l'innocence et l'ignorance ; puis elle ouvrit devant nous toutes les routes de l'imagination et du savoir. Par l'innocence nous touchons au bonheur de la vertu, et par l'ignorance au bonheur de connaître. Ces deux premières conditions de la vie, qui semblent n'attester que notre faiblesse, deviennent ainsi la source de nos plus doux plaisirs : l'ignorance, c'est l'attribut de l'enfance, c'est, dans un avenir sans bornes, toutes les joies de l'amour, et un monde à contempler. Que de raisons d'aimer la vie ! Mais à mesure que l'âme se développe, qu'elle se sent libre, éternelle, infinie, plus puissante que toutes les puissances de la nature, que le sentiment du beau l'élève au-dessus des mondes et des soleils, et que, se débarrassant de toutes les jouissances et de toutes les souffrances de la chair, elle imagine quelque chose au delà de tout ce qu'elle sent, de tout ce qu'elle voit, oh ! que de raisons d'aimer la mort ! que de raisons de vous comprendre et d'espérer en vous, divin Créateur de toutes choses ! puissance qui ÉTIEZ, qui ÊTES et qui SEREZ, et qu'il nous a été donné d'entrevoir, malgré notre faiblesse, et de prier malgré notre néant !

La vie de ce monde est un bonheur, puisqu'elle est la route qui nous conduit à Dieu !

Ainsi, à mesure que la vie parle, la mort perd de sa hideur ; et bientôt elle n'est plus pour notre âme qu'un passage des ténèbres à la lumière, une porte ouverte dans le ciel, et au seuil de laquelle nous ne laissons qu'un cadavre, une chose qui n'a plus de nom, dit Bossuet, une poignée de cendre !

Dès lors mourir c'est se transformer, c'est passer d'une vie à l'autre, d'un monde où l'on cherche la vérité à un monde qui la possède. La mort nous conduit à Dieu, avons-nous dit, voilà un fait qui efface toutes les douleurs.

C'est donc faute de foi que nous la redoutons, faute de lumière que nous la maudissons ; elle est le plus grand bienfait de cette vie, puisqu'elle en est le but. — Mais je voudrais ne pas mourir. Eh bien, soit, tu ne mourras pas, Dieu te donne l'éternité sur la terre. Effroyable présent ! Te voilà condamné à désirer toujours sans jamais rien posséder, à chercher toujours sans jamais rencontrer, à entrevoir toujours sans jamais contempler, à aimer toujours sans connaître jamais le Dieu que tu aimes. Hélas ! que serait la vie, si elle se bornait à ce monde avec des désirs qui vont incessamment au delà ? Tout ce que l'homme cherche, entrevoit, aime, adore, où est-il ? nulle part ici-bas. La mort doit donc nous le donner, nous donner ce que la vie nous montre. La mort est donc un bien, le plus grand bien que

l'âme puisse concevoir, la route d'une éternité qui ferait notre supplice sur la terre, l'accomplissement des promesses que nous fait la vie.

Homme de peu de foi, tu blasphèmes la mort, et c'est par elle que tu dois posséder tous les trésors que dans cette vie Dieu te permet seulement d'entrevoir et de désirer. Comprendre la mort, c'est s'étudier à bien vivre ; comprendre la vie, c'est être heureux de mourir.

Reposons donc sans crainte sur le lit où repose le genre humain. Si la colère ne pèse pas sur notre vie, pourquoi se montrerait-elle soudainement à notre mort ? Les lois de la nature sont des lois de bienveillance qui nous protègent jusqu'à la fin, et c'est peut-être dans leur dernière expression que Dieu a déposé le grand secret de l'avenir. Voyez les regards mourants de toutes les créatures se diriger vers le lieu où leur postérité doit renaître. Le papillon tombe auprès de la fleur où il a déposé ses œufs ; l'oiseau, au pied de l'arbuste dont il aimait les semences et qui abritait son nid. Le chevreuil meurt dans ses rochers : le taureau, au milieu des prairies et couché sur ses chers pâturages : symbole de sa propre immortalité, l'homme meurt la tête et les yeux tournés vers le ciel.